

« Les femmes »

Paris, le 22 janvier 1923

La déflagration brise la froidure hivernale.

- Aaah !! râle le rédacteur en chef.

Pour toute réponse, deux autres coups. Sans rémission. Comme une sentence implacable pour l'un. Comme une délivrance pour l'autre. Coupables tous deux.

L'arme fume encore que le sang surgit déjà. Libéré tout chaud de son corps tombant, convulsé. Le rouge cerise du tapis passe lentement au rouge pourpre. Le sang n'a pas le temps de se vautrer en flaque que le tapis l'avale déjà, comme bâfré par un ogre. Leurs yeux hagards semblent compter les motifs que la lente vague va profaner. Elle menace maintenant furieusement le pied du Louis XV. On a une meilleure perspective de l'inondation, la joue contre terre. Mais pour cela il faut être... encore vivant.

Le Browning posé presque délicatement sur le guéridon, son canon refroidit lentement. Le corps aussi. Les respectables portraits aux murs semblent éberlués, comme revenus d'outre-tombe pour s'alarmer d'une si brusque fin de leur successeur. Il les rejoindra à la galerie. Et l'autre à l'échafaud. Toute une vie pour s'exprimer. Toute une vie pour le faire taire.

Deux collaborateurs font irruption dans son bureau. L'un se penche sur lui, l'autre se rue sur l'inconnu resté debout, quasi prostré. Plus d'espoir pour le premier, aucune résistance du second. Mais on lui doit néanmoins des égards, de la délicatesse même, Messieurs ! C'est une femme.

- Assassinat à l'Action Française ! Tous les détails du crime ! criait à tue-tête le jeune vendeur de journaux du soir.

Kessy n'avait pas l'habitude de les acheter dans la rue. Mais les cris du jeune homme, l'attroupement insolite et empressé des passants pour obtenir un exemplaire du journal avaient instinctivement capté son attention. Le gamin était débordé. Pareil à une marionnette mécanique, il multipliait ses bras distributeurs aux incrédules passants, comme un automate. Un groupe s'était formé pour commenter la nouvelle. C'était surtout la connotation exceptionnellement féminine de l'affaire qui l'avait interpellée.

Une jeune femme de vingt ans semblait avoir prémédité son forfait avec soin, apparemment en solitaire. La victime était un illustre rédacteur en chef, fer de lance de la tendance monarchiste qui disputait aux républicains l'avancée de la démocratie en ce début de XXe siècle. Elle avait noté une certaine délectation du journal à décrire les activités de la victime auprès de l'Action Française, journal militant du mouvement royaliste. Apparemment, selon les premiers constats et une restitution sommaire du crime, il n'y avait aucun doute à ce que la condamnation serait lourde, a fortiori que la suspecte avait spontanément reconnu être l'auteure des faits, sur les lieux mêmes du drame.

Quel pouvait donc être le mobile, se demandait Kessy et bien des passants qui avaient entamé un petit débat, là sur le trottoir.

Ce n'était pas chez Kessy la soif de voir triompher la justice qui l'intéressait. C'était le besoin de comprendre pourquoi une femme prenait un risque pareil. Un risque quasi absolu. Pendant que le groupe se perdait en conjectures, sa pensée revint aux incartades qu'avaient commises Christabel et ses sœurs, lorsqu'elles furent emprisonnées à Londres pour avoir voulu remettre au Parlement une pétition en faveur du droit de vote à consentir aux femmes. Certes, comparaison n'est pas raison, Germaine Berton irait tout droit à la guillotine. Alors que les sœurs Pankhurst avaient purgé deux semaines de prison.

Insensée comparaison ! Mais tout de même, il y a là de quoi s'interroger sur la force du déterminisme féminin aboutissant à la violence. S'agissait-il d'une maîtresse trompée qui ne pouvait pas supporter l'affront public ? Ou bien pire : enceinte, vu rouge de se voir abandonnée à la condition misérable de fille mère sans ressource ? Vengeait-elle un parent, un être cher atteint d'une telle ignominie qu'elle ne pouvait supporter ? Un honneur bafoué ? s'interrogeait Kessy.

Dans l'esprit commun et dans celui de Kessy aussi, la femme ne pouvait commettre que des crimes passionnels. Ceux auxquels il manque de toute évidence la faculté de la raison dont on impute souvent l'absence au comportement féminin.

Lui avait-on fait miroiter puis refuser un emploi dont elle n'imaginait pas pouvoir supporter la privation ? Quoiqu'il en soit, la raison devait être très grave, puisque le recours à la violence était pour Kessy l'impossibilité de dialoguer, menant inexorablement les acteurs à une issue fatale.

Cette question donnait le change à l'annonce tonitruante du gamin qui sonnait toujours avec insistance aux oreilles de Kessy. En marge de l'article s'écharpaient deux chroniqueurs judiciaires aux avis contraires, traitant l'assassine de pure héroïne ou de vulgaire meurtrière, ce qui venait encore davantage la troubler dans ses pensées. Par quel concours de circonstances, pouvait-on être considérée comme une héroïne après avoir tué un être humain ? Cette seule pensée la fit frémir.

Nombre de questions s'entrechoquaient dans sa tête. Elle s'impatiait de questionner son mari, sitôt rentrée.

- Oui, lui dit-il, je vois de quoi tu veux parler. Elle figure sur nos listes de personnages actifs contre la monarchie. Un indicateur nous a alertés. Et nous avons immédiatement contacté les services du préfet de police pour nous enquérir d'éventuelles mesures de sécurité à prendre nous-mêmes. Ils nous ont rassurés en nous livrant confidentiellement quelques informations qui suggèrent un acte isolé relevant d'une initiative personnelle. Mais le mobile reste pour l'heure inexpliqué.

Chère Madame Notaras,

Le très récent assassinat du rédacteur en chef de l'Action Française devrait hautement intéresser nos lecteurs puisqu'il s'agit d'une atteinte à la monarchie. Et la France semble avoir

pris le chemin d'une république après les défaites de Napoléon III. Nous devons couvrir cet événement avant les autres.

Merci de nous livrer votre analyse et commentaires.

Je vous posterai une lettre contenant un ancien article prémonitoire sur la question.

Merci d'avance.

Salutations.

Le rédacteur en chef du Times

Londres, le 25 janvier 1923

Quel pouvait être cet article qu'on m'annonce tout en demandant de me mettre au travail, sans tarder ? Bien sûr, il faut toujours être les premiers à informer ces chers lecteurs ! avait bougonné Kessy Hamilton.

Le lendemain, un autre télégramme avait suivi. C'était Christabel Pankhurst qui la priait de lui donner son avis sur les circonstances étranges de ce même crime.

Chère Kessy,

J'espère que tu as fait bon voyage à Paris.

Le crime de Germaine Berton suscite bien des interrogations. Voyons comment se comporte le gouvernement français en place. N'oublions pas qu'elle luttait en faveur du féminisme et pour de meilleures conditions de travail des femmes. Essaie de percer ses véritables motivations. J'aimerais en parler dans notre journal "Vote pour les femmes".

Je t'embrasse affectueusement avec mes sœurs et ma mère aussi.

Christabel Pankhurst

Londres, le 26 janvier 1923

Me voici à peine arrivée à Paris que survient une bien étrange affaire, pensa-t-elle. On me demande d'enquêter sur ce crime. Et apparemment chacun anticipe un mobile différent. Si je les comprends bien, mon journal y voit un obstacle au retour de la monarchie française et Christabel plutôt la défense du féminisme.

Je ne peux refuser de m'y pencher, ni à Christabel que j'affectionne particulièrement, ni au Times avec lequel j'ai accepté de poursuivre la collaboration. Mais ça n'est pas du tout ce qui avait été convenu. Décidément, notre séjour commence bien !

Ces deux messages urgents reçus à Paris faisaient suite à un premier du Times juste avant son départ de Londres.

- Mais que peut-il bien vouloir pour m'adresser un message le lendemain même de mon mariage, jusqu'à la table de notre petit-déjeuner ? Nous n'avons pas même quitté Londres, avait-elle fait surprise.

- Je parie que le journal te réengage ! répliqua Manos amusé.

Et Kessy d'ouvrir la lettre en secouant la tête.

- C'est bien ça. Il souhaiterait poursuivre notre collaboration au gré de tes missions, Manos. Il demande à me revoir.

C'était sa première lettre de jeune épouse, si bien qu'à peine commencée, elle faillit se demander qui est cette Notaras ? Elle en éprouva ensuite un sentiment de fierté autant pour ce nouveau patronyme auquel elle appartenait désormais que pour la proposition qu'on lui faisait.

Puis elle pouffa de rire avant de relire rapidement la lettre.

- N'avais-je pas raison ? questionna Manos.

Encore toute décontenancée, Kessy la lui tendit.

- Elle te concerne aussi. Lis-la.

Manos la parcourut à son tour.

- Quand je te le disais ! C'est bien la preuve que tu as été hautement appréciée. Et par tes lecteurs aussi ! Que comptes-tu lui répondre ?

- Mais que c'est impossible !

Manos fut surpris de la fulgurance de sa réponse. Il resta d'abord sans mot dire préférant la réflexion. Ce qui étonna à son tour Kessy qui en attendait une répartie évidente.

- Et pourquoi donc ?

- Mais pour un tas de raisons.

- Mais lesquelles, Kessy ?

- Parce que je suis mariée. Parce que nous allons partir. En fait, je ne sais toujours pas où... Mais loin d'ici. Parce que je me vois mal écrire aux côtés d'un diplomate. De surcroît étranger. Avec un nom étranger. Et que sais-je encore moi ?

Il avait arboré un large sourire sur de belles dents, ce sourire qui l'avait fait fondre au premier regard. Elle comprit qu'il n'adhérait pas à ses négations.

- N'es-tu pas d'accord ?

- Non, pas du tout, dit-il avec assurance autant qu'avec tendresse.

- Et pourquoi donc ? Cela me semble évident.

- Je dis non, pour deux raisons. La première parce que j'aimerais que tu répondes d'abord à ton envie de continuer à écrire ou pas, indépendamment de notre union. Et la seconde, parce que je pense que ça doit être possible si tu le souhaites. Cela doit dépendre des modalités que l'on te proposera, certes. De notre future installation aussi. Mais à coup sûr, on te demandera de conserver ton nom d'auteure.

- Mais pourquoi donc ? Je suis ton épouse ! répliqua-t-elle presque sèchement.

- Tu le resteras, avec mon nom également. Mais pas quand tu signeras tes articles, fit-il avec douceur.

Kessy resta un peu éberluée, la tasse de thé à demi levée, le temps de comprendre.

Comment cet homme, à la base d'une autre culture, depuis si peu de temps en Angleterre, pouvait-il faire de telles concessions à sa nouvelle propriété à peine acquise ? Balzac n'avait-il pas rappelé à ses congénères, dans son traité du mariage : <<La femme est une propriété que l'on acquiert... Elle n'est qu'une annexe de l'homme>>.

Un sentiment de contentement et de reconnaissance, aussi vaste qu'inattendu, la submergea tout entière. Elle ne put ni retenir une larme ni prononcer quoi que ce soit. Ce soubresaut de l'âme mit presque mal à l'aise Manos qui tenta de s'enquérir des raisons de cet émoi.

- Je ... je, fit-elle, un mouchoir à la main. Je te remercie. Je vais y réfléchir.

Puis, elle se réfugia dans un silence pensif dont elle semblait avoir besoin pour prendre un peu de recul sur cette nouvelle donne. Et Manos le respecta. Alors même qu'elle s'interrogeait sur son avenir de femme mariée que tout prédestinait à l'obéissance et au service de son mari, voilà qu'une colombe lui volait au secours, un rameau d'indépendance au bec.

Que devrais-je en faire ? L'accepter ? Au risque de menacer l'équilibre de mon mariage ? Manos supporterait-il que j'investisse du temps pour mes lecteurs ? N'en prendrait-il pas ombrage ? se demandait Kessy.

Elle songea à demander conseil à Christabel.

Non, elle ne sera pas objective. Elle ne peut pas l'être, n'ayant pas vécu cette situation. Et puis, elle m'y pousserait sans hésiter puisque seul compte pour elle l'engagement militant.

Puis, elle en vint à ses parents.

Non plus. Par le mariage, je me suis placée hors leur protection. Et il est vraisemblable qu'ils m'engageraient à devenir une épouse classique dont ils chérissent encore le modèle.

Enfin, elle songea à consulter quelques amies.

Leurs avis seront les mêmes du moment qu'elles sont encore célibataires. Et puis, elles sont tout absorbées à trouver un travail ou un mari.

Ce balayage de potentiels conseillers la menant objectivement nulle part, elle conclut le plus sainement qui soit :

Il n'y a qu'une façon de faire. C'est celle de revenir sur le sujet avec mon mari. C'est avec lui seul que les décisions doivent se prendre. D'autant plus qu'il y est ouvert. Et le mariage doit aussi servir à ça.

Le petit-déjeuner du premier jour de sa vie d'épouse tirait à sa fin quand elle revint sur le sujet.

- Pourquoi es-tu si sûr que cette proposition de collaboration ait des chances de se concrétiser, Manos ?

- Parce que tu as du talent et cette proposition vient le confirmer. Parce que mon affectation que je ne vais plus te cacher, tant elle te fera plaisir, va séduire aussi ton journal, j'en suis certain. Et enfin, parce que je te donne mon accord à cette collaboration car je crois qu'elle satisferait pleinement tes aspirations.

La colombe semblait toujours voler sur son destin.

- Je vois que tu n'y trouves que des avantages. Il ne me reste donc plus qu'à découvrir pour quelle destination nous devrons bientôt embarquer. J'avoue que la connaître m'aiderait peut-être à dissiper mes hésitations.

Manos lui prit alors les mains et la regardant tendrement, lui fit :

- En y passant, j'avais exprimé le désir de retourner avec toi dans la ville lumière.

Comme il n'en disait pas plus...

- Devrais-je donc la deviner cette affectation, qu'il semble qu'elle soit si évidente ?

- Elle l'est effectivement, tellement le voyage sera des plus courts et pour un pays ami de surcroît.

- Alors c'est Paris ! s'écria-t-elle.

- Mais oui, tout simplement !

Emplie de joie, elle se jeta à son cou par-dessus la table, l'entourant de ses bras, sans plus de gêne pour les discrets clients de l'hôtel attablés au petit déjeuner.

- Mais c'est magnifique ! Bravo et merci !

Le lendemain, alors que Manos devait se rendre à l'ambassade de Grèce, il revint à l'esprit de Kessy les images de son mariage. La soigneuse et méticuleuse préparation de sa toilette secondée par sa mère et Gladys, la couturière des Galeries Harrods. Le regret de n'avoir pas eu la présence des deux sœurs Garnett car il ne fallait hélas courir aucun risque après leur récente expédition au couvent de Whiteapron. L'installation avec son père dans le magnifique carrosse orné de fleurs, tiré par quatre frisons. L'entrée à l'église de St Mary Abbots toute fleurie aussi au son de La Réjouissance de Haendel, vers Manos l'attendant. Le sermon, les bagues aux doigts, le baiser nuptial souligné d'un bruissement complice de l'assistance qui les avait fait rire. La sortie sur le parvis de son église accueillis par la haie

d'honneur d'enfants de son ancienne école attenante. Les chaleureuses embrassades et vœux de bonheur que leur souhaitaient les invités. Toutes ces agréables images défilaient dans sa tête comme un film dont Kessy prenait plaisir tantôt à accélérer le visionnement tantôt à le freiner pour en savourer les détails de telle ou telle scène. Et ses pensées revenaient à l'une ou à l'autre au gré du hasard ou de son désir. L'une d'entre elles l'avait un peu interrogée sans qu'elle pût en satisfaire la curiosité, tant les invités se pressaient autour d'eux pour les congratuler. Un peu à l'écart, Madame Pankhurst promenait une poussette, sans doute une des sœurs de Christabel avait-elle eu un bébé ? Et puis cette furtive image avait fait place à d'autres aussi prégnantes. Elle aurait bien l'occasion ultérieurement de s'en informer et d'en féliciter les parents. Pour l'heure, enfin sortie de ses délicieux souvenirs, Kessy en profita pour faire les librairies de Londres en quête de quelques auteurs français, avant de quitter l'Angleterre.

Il n'y a rien de mieux que de lire les auteurs du pays, contemporains notamment, pour s'aider à l'apprécier, se dit-elle.

Elle voulut aussi se replonger dans la Révolution française dont elle allait maintenant vivre l'ancien épiscetre. C'est en abordant cette question qu'elle repensa aux dames Pankhurst.

- Avez-vous quelque chose sur les militantes françaises pour le féminisme ?

- Oui Madame, je peux vous proposer celle qui passe pour le précurseur des droits de la femme.

- Ah volontiers ! Les Français ont donc de l'avance sur nous ! se risqua-t-elle.

- Ah non, Madame. La pauvre Olympe de Gouges en a été guillotinée en 1792.

- Quelle horreur ! Elle aussi ? ne put s'empêcher d'interroger Kessy. Ces Français peuvent décidément être aussi cruels et barbares que cela ? Bon, il y a plus de cent ans. Mais quand même !

- Si je puis me permettre, reprit la libraire piquée d'intérêt par la réflexion de Kessy, j'ai effectivement pu observer dans mes lectures une Angleterre plus soucieuse de démocratie que la France, plus expéditive dans cet exercice.

Et Kessy, le froid dans le dos, revint en pensée aux dames Pankhurst, à l'idée de les voir risquer une fin aussi tragique. Les images de la prison Holloway lui revenaient brusquement à l'esprit lorsqu'elles y avaient été recluses à la suite de la marche sur le Parlement britannique. Elle déclina donc gentiment l'offre de la libraire. Quel sombre avenir lui réservait donc cette France ? Comment avait-elle osé trancher la gorge d'une femme ?